Le temps de vivre et le temps de mourir : "Yi yi" d'Edward Yang

Autor(en): **Creutz, Norbert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2001)**

Heft 20

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932821

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le tem vivre et le

«Yi yi» d'Edward Yang

Le voici enfin, ce film unanimement salué depuis le Festival de Cannes et sa sortie en France, l'automne dernier! D'une ambition peu commune, «Yi yi» déploie tout l'art d'un cinéaste jusqu'ici ignoré par nos distributeurs, le Taïwanais Edward Yang. Chronique du quotidien et portrait de famille, il convoque tous les âges de la vie pour laisser une impression de plénitude et d'universalité rares. Le récent Festival de Fribourg n'a pas manqué d'honorer à son tour cette œuvre somptueuse en lui décernant son Regard d'or.

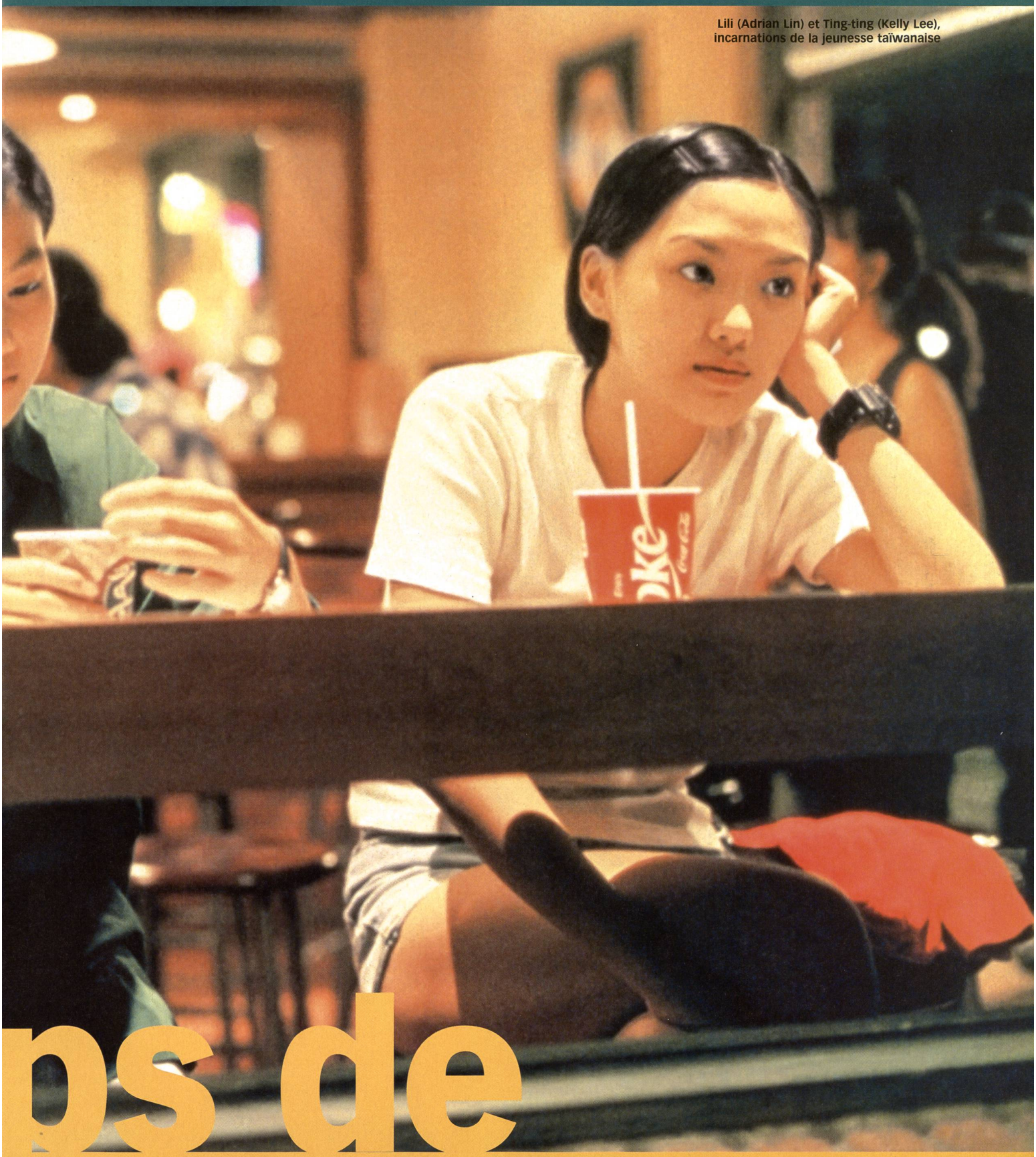
Par Norbert Creutz

Par où commencer? Avec sa quinzaine de personnages et sa multitude de micro-événements, «Yi yi» ne se raconte pas et raconte pourtant très précisément quelque chose qui nous concerne de près: nos vies. Aujourd'hui, dans la grande ville, à Taïpei, Paris ou Lausanne, peu importe. Il faut être très fort pour réussir à transmuter cette matière éminemment banale en or – en art plutôt qu'en *sitcom*, en révélateur plutôt qu'en brouilleur du réel.

Avec ce septième film en vingt ans de carrière, l'heure de la maturité a sonné pour Edward Yang le méconnu, dont ceux qui avaient pu voir «A Brighter Summer Day» (1991) connaissaient déjà l'immense talent. La cinquantaine tapante, le voici qui ressort de ses cartons un vieux projet rangé quinze ans plus tôt, après avoir compris qu'il n'était pas encore mûr. Ah, si seulement Paul Thomas Anderson avait eu la bonne idée d'en faire autant avec «Magnolia»!

L'expérience intransmissible

Nulle trace d'hypertrophie, de *pathos* ou de pluie de grenouilles ici [1]. «Yi yi», à l'image de son titre qui signifie «un et un», est d'une simplicité confondante… avant de dévoiler une multitude de sens cachés. Soit donc une famille taïwanaise de classe moyenne de la capitale. Le père, que ses associés ▶



Lili (Adrian Lin) et Ting-ting (Kelly Lee), incarnations de la jeunesse taïwanaise

ps de temps de mourir

appellent NJ, connaît des problèmes avec son entreprise d'informatique. La mère, employée de bureau, cache tant bien que mal une grave dépression. Leur fille, la sage Ting-ting, est en âge de connaître ses premiers tourments sentimentaux et leur fils, le petit Yang-yang, pose naïvement ses premières questions existentielles. Peu après le mariage du frère cadet de NJ, qui a réussi dans les affaires, leur vieille mère tombe dans le coma. Rien qui doive a priori bouleverser l'ordre des choses sinon que, sur le conseil du médecin, chaque membre de la famille devrait lui parler à tour de rôle…

Confusément, on devine que cet événement pourrait avoir plus de conséquences qu'il n'y paraît. Oh, la grand-mère endormie ne va guère occuper l'écran à partir de là, chacun étant bien trop occupé de son côté, mais sa présence reste néanmoins perceptible, rappel d'une mort qui rôde, ange gardien ou bien part de mauvaise conscience. Car l'un des moteurs de « Yi yi », c'est bien l'absence pesante de dialogue entre les générations et par là, l'impossibilité de communiquer son expérience à ceux qui viennent après. D'une scène qui réunit tout le monde au début, le film éclate ensuite en une subtile alternance entre les différents protagonistes et tisse un réseau de correspondances de plus en plus dense – jusqu'à ne former plus qu'une seule vie, unique et multiforme, partagée envers et contre tout. Le cinéaste n'affirme-t-il pas, dans sa note d'intention, que le sujet de son film est « la vie, tout simplement, une vie dont j'ai voulu illustrer toute l'étendue » ? D'où le premier sens du titre, l'idéogramme du « Yi » étant un trait horizontal, une ligne de vie.

En quête de la face cachée

Mais « Un et un », c'est aussi deux et tout ce qui en découle : liens entre les humains et figure du double, dualité fondamentale de toute chose et impossibilité du trois. Dans la structure du film, Edward Yang multiplie dès lors les effets de miroir, les scènes qui se répondent à distance et les situations problématiques créées par une rivalité : retrouvailles de NJ et de celle qui fut son grand amour avant son mariage, choix d'une alliance de sa firme avec les Japonais d'Ato ou d'Ota, triangle amoureux dans lequel se trouve embarquée Ting-ting, etc. Tout ceci ne serait encore rien sans la sobriété, la précision du rythme et du cadre qui caractérisent la moindre scène. Maître du hors-champ, Edward Yang y renvoie pour l'essentiel le spectaculaire (cf. la seule mort violente du film), peut-être pour mieux capter la beauté (cf. l'apparition devant un écran de la fillette qui tourmente Yang-yang et dont il tombe à ce moment éperdument amoureux).

Tout grand art étant par nature réflexif, c'est bien sûr le petit Yang qui en sera le vecteur. Frappé par le mystère de la mort et par l'expérience de l'injustice, il se dit que ce serait mieux si on pouvait aussi voir la moitié de la réalité qui nous échappe, celle qui se trouve dans notre dos. D'où l'idée de photographier la nuque des gens pour leur révéler leur face cachée, raillée par un professeur pour son rapport naïf à l'art moderne. Edward Yang, lui, n'a pas plus cette naïveté que la prétention à une quelconque modernité. C'est sereinement que le grand révolté du cinéma taïwanais accepte désormais sa part de classicisme comme son incapacité à voir l'autre moitié de la vérité, « celle sur laquelle se construit notre créativité ».

De cet art apaisé (« regarder la vie dans son entier force à la paix ») découlera le pardon de la grand-mère (elle se réveillera le temps de confectionner un magnifique *origami*[2] et la promesse de Yang-yang d'inventer le moyen de la retrouver. Complexe et généreux, « Yi yi » est décidément de ces rares films capables de vous réconcilier aussi bien avec la vie qu'avec le cinéma. ■

1. Que l'on voit dans « Magnolia ».

2. Au Japon, art traditionnel du papier plié.

Réalisation, scénario Edward Yang. **Image** Yang Weihan. **Musique** Peng Kaili. **Montage** Chen Bowen. **Décors** Peng Kaili. **Interprétation** Wu Nianzhen, Kelly Lee, Jomathan Chang, Chen Xisheng, Ke Suhun, Elaine Jin, Issey Ogata… **Production** Shinya Kawai, Naoko Tsukeda. **Distribution** Trigon-Film (2000, Taïwan / Japon). **Durée** 2 h 53. **En salles** 28 mars.